

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 60 (1987)

Heft: 8: Ville de Lausanne : une belle paysanne qui a fait ses humanités = eine hübsche Bäuerin mit höherer Bildung = una graziosa contadina che ha superato i suoi esami di maturità = a pretty peasant girl who has matriculated

Artikel: Une ville en morceaux = Stadt in Stücken = A piecemeal portrait of the town

Autor: Kuffer, Jean-Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-773739>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une ville en morceaux

Ce qu'il faut bien se dire d'abord, c'est que Lausanne ne ressemble à rien. Ce n'est pas vraiment une ville, bien qu'à certains égards l'on y soit moins provincial qu'en maintes cités plus considérables, et pas un village non plus en dépit du fait que tout le monde s'y connaît ou peu s'en faut, avec une forte imprégnation paysanne qui détermine le meilleur et le pire de l'esprit dominant. Mais celui-ci non plus n'est pas facile à saisir. Parce qu'on ne peut pas dire qu'il y ait un caractère lausannois tout à fait marqué, pas plus que Lausanne ne se donne comme un tout. C'est plutôt une sorte d'amoncellement de particularités disparates, avec les mêmes détours labyrinthiques, les mêmes replis ombreux et les mêmes stratifications qui constituent le dédale des rues, les encaissements en toboggan et les trois collines de molasse sur lesquelles s'est établie la ville au Moyen Âge.

Il y a de l'hésitation dans l'air, de l'insouciance et son contraire calviniste, de la nonchalance méditerranéenne et un vieux fonds d'angoisse nordique qui s'exacerbe jusqu'à de noirs désespoirs, de la rondeur truculente et de cette timidité rusée teintée d'hypocrisie se perpétuant comme un rappel de l'occupation bernoise.

Les Alémaniques se figurent parfois que les Vaudois sont de joyeux noceurs prenant la vie du bon côté, mais s'il y a de cela chez eux lorsque, par les beaux étés, ils trinquent sous les platanes des petites terrasses ombragées en célébrant leur vin subtil, ils ont aussi leur côté mélancolique et leurs vertiges dépressifs. Sait-on qu'on se pend beaucoup aux poutres maîtresses des maisons, et que le pont Bessières, en pleine ville, s'est acquis la plus sinistre renommée? Et comment ne pas relever, omniprésente dans la littérature de ces régions, cette autre composante plus grave d'un caractère porté aux affres de la rumination solitaire? Lorsque cette tendance s'empare de tempéraments artistes, cela donne de vrais destins tragiques: Crisinel et Schlunegger, les poètes suicidés; ou bien Soutter, le peintre génial longtemps tenu pour un pauvre «maboul».

Quant au Vaudois ordinaire, c'est dans les eaux moyennes qu'il navigue, avec un art de s'accomoder qui se fonde sans doute sur les siècles durant lesquels Leurs Excellences de Berne décidèrent pour lui jusqu'au jour où le major Davel, cet autre «cinglé» notoire, donna le branle à l'émancipation, au prix de sa tête.

Le Vaudois salue Davel a posteriori, comme il honore le buste en bronze de Ramuz, car il n'apprécie guère les originaux de leur vivant. Or ce réflexe paysan de méfiance sourcilieuse s'étend à tout artiste et à tout étranger,

du moins au premier regard. Cela étant, cette manière de conformisme, qu'accentue le respect du militaire, de l'Ordre et de l'Autorité, n'exclut pas pour autant le contre-poids de la roserie et de l'humour. Respect au Préfet, qui représente par excellence l'Etat, mais place aussi aux chantages satiristes qu'incarnent le mieux un Samuel Chevallier, avec son légendaire Quart d'heure vaudois, ou un Jean Villard Gilles, poète populaire enjoué et savoureux aux foucades anarchisantes.

Pour rendre enfin le ton de ce doux mélange, les formules consacrées du langage commun en diront plus long que tous les manuels: «On est comme on est», dit ainsi le Vaudois trônant à la pinte Besson. Ou bien, à la buvette du Grand Conseil, l'on entend arguer qu'«il doit y avoir moyen de moyenner», parce qu'au fond on n'est «ni pour, ni contre, bien au contraire»...

Cependant il n'y a pas que du Vaudois chez le Lausannois, et c'est là que tout se complique par assimilation d'influences cosmopolites, avec un incessant brassage: des réfugiés huguenots aux exilés de toute provenance, en passant par les migrations de saisonniers nécessiteux ou de riches filles de familles du monde entier constituant l'ornement lucratif de multiples pensionnats et autres terrasses printannières (d'où l'appréciation de Roger Vadim, selon lequel c'est à Lausanne qu'on trouve les plus belles filles du monde).

C'est une ville qui n'a jamais eu de véritable patriciat. De là, sans doute, l'absence d'un ton dominant comparable à celui de Fribourg ou de Genève. Mais ce manque de cohésion dans l'esprit et le goût des Lausannois, qu'illustre le mieux la ligne architecturale suivie en leurs murs (ou plus exactement: le défaut de toute ligne, dont témoignent quelques monstres redoutables, tels le palais de Rumine ou le nouvel hôpital), est compensé par un amalgame de qualités qui doit autant à l'apport étranger qu'aux ressources indigènes.

Lausanne ne compte plus ses hôtes célèbres, de Voltaire à Dickens, ou de Litfar à Simenon, et de la reine d'Espagne à cent princesses russes survivant à renfort de leçons de couture ou de piano. Mais ces fameux personnages ont pu s'établir à Lausanne sans que beaucoup s'en aperçoivent. C'est de fait une ville de jardins en cascades où l'on peut très bien vivre incognito derrière des murs croulant de lierre et de chèvrefeuille; et c'est ainsi que se côtoient, sans parfois même s'en douter, toute sorte de mondes où l'extrême richesse (le playboy Gunther Sachs von Opel) frôle la plus humble humanité (ce couple d'exilés roumains, elle poète et lui philosophe, qui vivent avec trois





fois rien). Or ce fatras évoque, pareillement, la ville qui s'est faite, disloquée et recomposée depuis le temps des princes évêques, et de l'ère bourgeoise des premiers capitaines d'industrie (la prospérité des Mercier dans le négoce mondial de veau ciré) à notre fin de siècle de parvenus, avec quelque chose d'une construction de plots soudain bousculée par un enfant criseux, comme un château de cartes ou comme un puzzle, une mosaïque ou un kaléidoscope dont une succession de mouvements désordonnés, entrecoupés de repentirs, aurait fait valdinguer les images.

La ville de mon enfance était bâtie à la campagne. Nous habitions dans les hauts, à un jet de pierre de la maison de la Radio. C'était bien avant les étranges lucarnes qui ont fait, de plus en plus, les gens se planquer dans leur quant-à-soi. Radio-Lausanne nous reliait certes au monde: nous écoutions les reportages au long cours de Jean-Pierre Goretta ou de Paul Daniel. Mais la vie du quartier n'était pas encore envahie par les reflets ectoplasmiques du fenestron. Nous avions des racines. Il n'y avait guère de barrières entre les jardins. Les gens se rendaient les uns chez les autres. Les soirs d'été, nous étions à tout coup une vingtaine d'enfants à nous éterniser dans la lumière déclinante. Il y avait vraiment du vert paradis dans notre enfance: les vacances à dévaler les pentes vertigineuses jusqu'aux rives du lac, et quels plongeurs c'étaient alors avant de remonter en traînant beaucoup; ou l'hiver à nous lancer, des hauteurs du sanatorium de Sylvania (presque à niveau d'alpe à glacier), en terribles attelages de luges que rien n'arrêtait. Il y avait peu de circulation. Nous nous amusions à identifier les marques des voitures qui amorçaient certain virage périlleux dans un crissement de pneus. Un jour, un bolide crissa plus fort que les autres et finit au fond du ravin, tout amoché. On en retira une championne olympique de ski très populaire à l'époque, et non moins amochée. Je crois me souvenir que sa voiture était une Citroën traction, le véhicule par excellence des gangsters du cinéma.

En ce temps-là, Lausanne était d'abord pour nous une rumeur. Le samedi après-midi, nous entendions la fanfare municipale à l'exercice sur la colline de Sauvabelin;

Suite à la page 40

Jean-Louis Kuffer, qui a rédigé ce texte, est né à Lausanne en 1947. Il est chargé de la rubrique «culture» au quotidien «Le Matin» et s'est fait un nom comme auteur de livres.

Stadt in Stücken

Um es gleich vorwegzunehmen: Lausanne entzieht sich jedem Vergleich. Wohl geht es hier in mancher Hinsicht weit unserer provinziell zu als in anderen, grösseren Städten, doch fehlt das ausgesprochen Städtische; ebenso wenig kann von einem Dorf die Rede sein, obwohl hier nahezu jeder jeden kennt und trotz der starken bäuerlichen Prägung, die mit ihrem Licht- und Schattenseiten das geistige Leben bestimmt. Laussanes Eigenart ist nicht leicht zu erfassen, denn weder gibt es einen «Lausanner Charakter», der sich deutlich abzeichnet, noch stellt sich die Stadt dem Besucher als Ganzes vor Augen. Vielmehr erscheint sie als Anhäufung verschiedenartigster Besonderheiten: mit dem Gewirr der steil abfallenden, gewundenen Strassen, dem Spiel von Licht und Schatten, den Windeln und Plätzen, eingebettet in die Molassengebirge, auf denen die Stadt im Mittelalter errichtet wurde.

Widersprüchliches bleibt in der Schweiz: sorglose Lebensfreude und ihr calvinistisches Gegenteil; südliche Lässigkeit und im Hintergrund uralte Angst, die an den Norden gemahnt und sich in schwarze Verzweiflung zwispen kann; urwüchsiges Spontaneität und daneben jene schlaue, zuweilen an Scheinheiligkeit grenzende Zurückhaltung, von der man meinen möchte, sie rühre aus den Zeiten der bernischen Okkupation her.

In der Vorstellung mancher Deutschschweizer sind die Waadtländer frühe Meister der Lebenskunst: auf kleinen Terrassen geniessen sie die strahlenden Sommertage im Schatten der Platanen, prostern einander zu und feiern so ihren spritzigen Wein. Doch gehört zu diesem Bild auch die schwermütige Kehrtzute. Weiss man andersorts auch, wie viele sich an den Stützbalken der Häuser erhängen? Weiss man, zu wech düsterem Ruf die Besseres-Brücke mitten in der Stadt gekommen ist? Die Literatur der Region bezweigt unübersehbar die andere, erstere Komponente eines Charakters, der zum einsamen Gräbeln neigt, zum Abgrund der Depression. Diese Neigung hat manches Künstlerleben zu einem wahrhaft tragischen Schicksal geführt: die Dichter Crisinel und Schlunegger endeten im Selbstmord; Souvret, der geniale Maler, galt lange Zeit als armer Irreer.

Der durchschnittliche Waadtländer aber weiss sich in weniger betörendem Fahrwasser zu halten; seine Anpassungsgabe gründet sich zweifellos auf die Jahrhunderte, in denen die Herren aus Bern für ihn die Entscheidungen trafen. Bis zu jenem Tag, als der Major Davel – auch er ein motorisch Verrückter – um den Preis seines Kopfes den Antoss zur Befreiung gab.



15

Der Waadtländer anerkennt Davel im nachhinein, so wie er auch Ramuz erst als Bronzebüste ehrt. Denn der Waadtländer würdigt die grossen Persönlichkeiten selten zu ihren Lebzeiten. Dafür richtet sich zuerst sein bäuerliches, strunzendes Misstrauen gegen jeden Künstler und jeden Fremden. Doch diese Art von Konformismus, der Respekt gegenüber Militär, Ordnung und Autorität schliesst Schätzenswürdiges und Humor als Gegengewicht nicht aus. Respekt dem Präfixen, dem Repräsentanten des Staates, doch Platz auch den satirischen Dichtern wie Samuel Chevallier mit seinem legendären «Quart d'heure vaudois» und Jean Villard Gilles, dem populären und vergnüglichen Dichter der subversiven Striche.

Die Verbindung gegensätzlicher Einstellungen und Charaktereigenschaften offenbart sich auch in alltäglichen Redewendungen. «Wir sind, wie wir sind», sagt der Waadtländer, wenn er im Wirtshaus sitzt. Und nach der Sitzung des Grossrats wird argumentiert, es müssten sich doch Mittel und Wege finden, um jedermann gerecht zu werden («il doit y avoir moyen de moyenners»). Denn im Grund ist man «weder dafür noch dagegen, ganz im Gegenteil...»

Indessen ist der Lausanner nicht nur Waadtländer; das Bild wird erst recht kompliziert durch die Assimilierung kosmopolitischer Einflüsse, die eine unaufhörliche Durchmischung bewirken: angefangen bei den hugenottischen Flüchtlingen bis zu den Vertriebenen verschiedenster Herkunft; dazu kommt noch der sondergehende Aufenthalt von unendlichen Saisoniers und reichen Trichtern aus aller Welt. Letztere bilden die einträgliche Zier der zahlreichen Pensionate und bestätigen den Ausspruch Roger Vadims, in Lausanne seien die schönsten Mädchen der Welt zu finden. Lausanne hat nie ein ausgeprägtes Patriziat gehabt, deshalb wohl fehlt ein ausgeprägter und einheitlicher Stil, der demjenigen von Fribourg oder Genf vergleichbar wäre. Dieser Mangel an Kohärenz in Einstellung und Geschmack der Lausanner zeigt sich am besten in der Architektur der Stadt (genauer: am Fehlen einer verbindlichen Stilrichtung, wie es an einigen architektonischen Schauspielen wie dem Palais de Rumine oder dem neuen Spiel markenweisen ist). Aber er wird kompensiert, indem fremde Einflüsse mit Einheimischem sich zu neuen Qualitäten verbinden.

Zahllos sind die berühmten Gäste, die in Lausanne ihren Aufenthalt genommen haben, von Voltaire bis Dickens, von Ljfar bis Simonon, von der spanischen Königin bis

zu den russischen Fürstinnen, die sich mit Nihil- oder Klauzestunden über Wasser halten. Aber all diese Persönlichkeiten konnten sich fast unbemerkt in Lausanne niederlassen. In dieser Stadt mit ihren üppigen Gärten kann man sehr gut indognito hinter Ofen- und getriebeliebenden Mauern leben. Hier wohnen die unterschiedlichsten Leute nebeneinander: die Millionenschwären (wie der Playboy Gunther Sacks) sehen Menschen in bescheidensten Verhältnissen (einem Dichter- und Philosophenpaar etwa, Exilantinnen, die nur knapp ihr Auskommen finden).

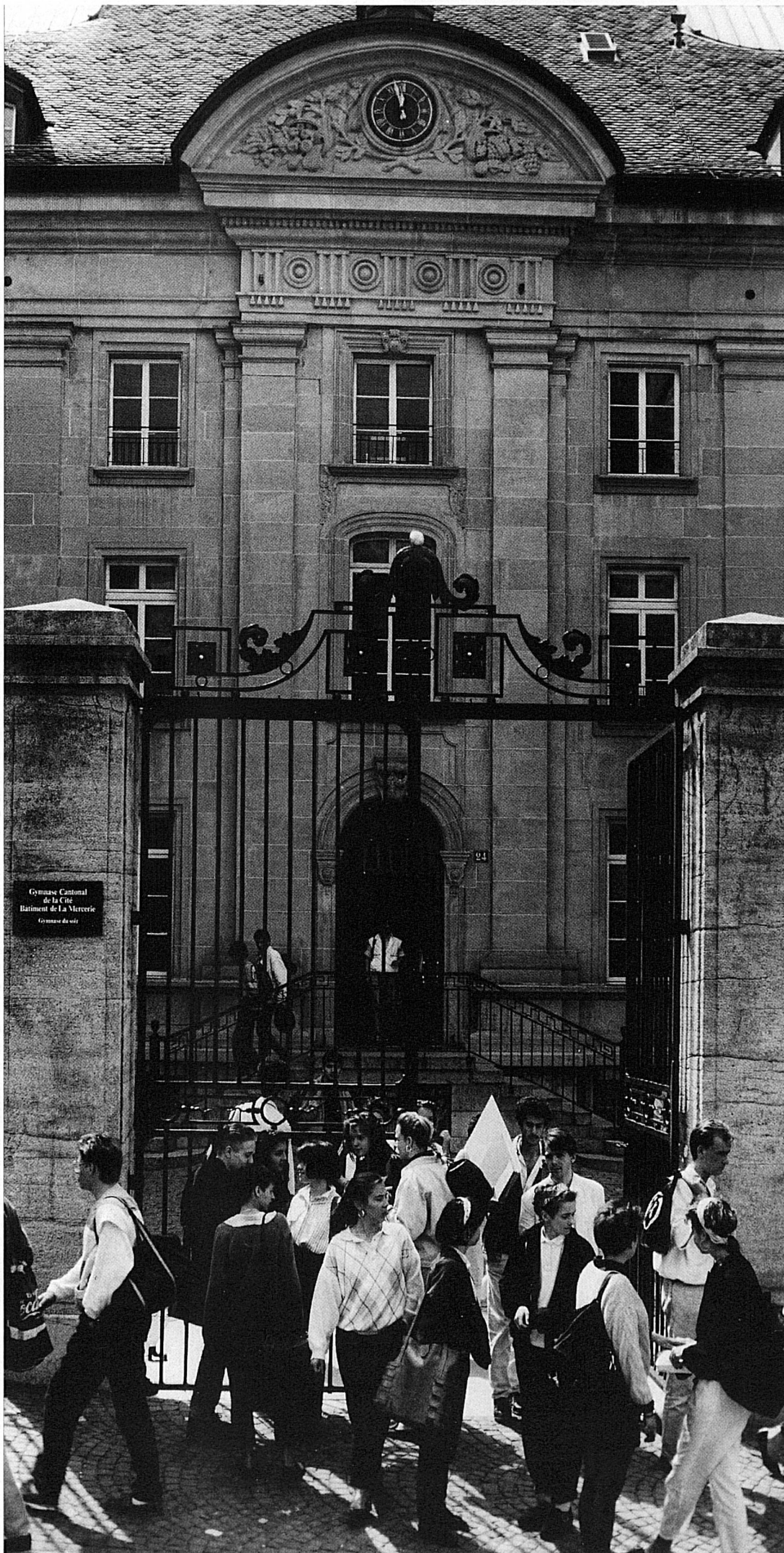
Diese zusammengewürfelte Vielfalt spiegelt die Entwicklung der Stadt wider. Seit den Zeiten der Fürstbischöfe über die Ära der ersten Wirtschaftsmagnaten (die Merciers kamen durch weitverbreiteten Lederhandel zu beträchtlichem Wohlstand) bis in unsere Spätzeit der Emportkämpfung wurde Lausanne erbaut, aufgerissen, neu zusammengesetzt. Es ist, als hätte ein Kind aus Bausteinen eine Anlage errichtet und sie in einem Aufzug von Zerstörungswut wieder umgekippt; man fühlt sich an ein Spielkartenschloss erinnert, ein Puzzle, ein Mosaik oder an ein Kaleidoskop.

Die Stadt meiner Kindheit war ländlich. Wir hatten unsere Wurzeln noch im Quartier. Die Gartenlose standen offen, die Leute gingen noch zueinander. An Sommerenden taten wir Kinder uns zusammen, sicher zwanzig an der Zahl, und strichen endlos durch die Dämmerung. Grünes Paradies unserer Kindheit: in den Ferien tollten wir die steilen Hänge bis zum Seeufer hinab, stürzten uns kopfüber ins Wasser und trödelten um so mehr beim Heimweg den Berg hinauf. Im Winter banden wir unsere Schlitten umeinander und starteten ungestaltige Abfahrten hoch oben beim Sanatorium von Sullysana. Damals gab es wenig Verkehr. Wir machten uns einen Zeitvertreib daraus festzustellen, welchen Fabrikats die Autos waren, die mit quietschenden Reifen diese oder jene gefährliche Kurve in Angriff nahmen. Eines Tages kreischte ein Wagen lauter als die anderen und beendete seine Fahrt drinnen in der Schlucht. Aus den Trümmern des Gefährts zog man eine reichlich angeschlagene Olympiasiegerin hervor, eine zu jener Zeit sehr bekannte Skifahrerin. Soviel ich mich erinnere, fuhr sie

Fortsetzung auf Seite 40

Jean-Louis Kuller, der Autor dieses Textes, wurde 1947 in Lausanne geboren. Er betreibt das Kulturressort der Tageszeitung «Le Matin» und hat sich als Buchautor einen Namen gemacht.

15



13–15 *Ville en escaliers.* Lausanne est construite sur cinq collines entre lesquelles les torrents du Flon et de la Louve, aujourd'hui recouverts, ont creusé leur lit. Une différence de niveau de trois cents mètres sépare le point le plus élevé du point le plus bas. (C'est pourquoi, dit-on, les Lausannoises ont de belles jambes!)

16/17 L'édifice Notre-Dame, construit au XIII^e siècle, était au Moyen Âge le principal hôpital de la ville. Après divers travaux de restauration et d'agrandissement, il fut au milieu du XVIII^e siècle entièrement reconstruit. Témoin très important de l'architecture de l'époque, il a été longtemps considéré comme un exemple de beauté architecturale absolue. Le plan en fer à cheval avec une cour ouverte vers le nord est unique à Lausanne. La partie centrale est surmontée d'un toit qui recouvre aussi les parties latérales sans que la hauteur de la corniche soit modifiée. Une ornementation très ouvragée entoure l'horloge de la façade principale. La tourelle au-dessus est formée de huit colonnes de bois vernies et d'un toit métallique en forme de pomme, auquel est suspendue une petite cloche. Le bâtiment, entre la rue de la Mercerie au-dessous de la Cathédrale et la rue Centrale près du pont Bessières (qui se reflète dans une fenêtre de corridor à l'est, ill. 17), est bâti sur la pente de telle sorte que la façade sud descend deux étages plus bas que celle donnant sur la Cathédrale. Quand l'édifice fut vendu au canton, en 1806, on en affecta une partie à la prison, tandis que l'autre continuait à héberger les malades. On construisit aussi la grille en fer forgé pour clore la cour et une loge, que l'on a de nouveau enlevée, pour le portier qui surveillait les prisonniers pendant leur promenade dans la cour. Depuis 1879 Notre-Dame sert de gymnase cantonal.

13–15 *Die Treppenstadt.* Lausanne ist auf fünf Hügeln gebaut, zwischen die sich die heute zugedeckten Wildbäche Flon und Louve tiefe Tobel gegraben haben. Der höchste und der tiefste Punkt des Auf- und Absteigens liegen 300 Höhenmeter auseinander. Deshalb, sagt man, hätten die Frauen in Lausanne so schöne Beine...

16/17 Das im 13. Jahrhundert errichtete Gebäude «Notre Dame» war im Mittelalter das Spital der Stadt. Nach verschiedenen Restaurations- und Vergrößerungsarbeiten wurde es Mitte des 18. Jahrhunderts völlig neu aufgebaut. Es ist eines der wichtigsten Zeugnisse für die Architektur der damaligen Zeit und genoss lange Zeit den Ruf der architektonisch absoluten Schönheit. Sein hufeisenförmiger Grundriss mit dem sich gegen Norden öffnenden Hof ist einmalig in Lausanne. Der Hauptteil trägt ein die Seitenflügel überragendes Dach, ohne dass sich jedoch die Höhe der Dachgesimse und Dachbalken verändert. Ornamentreiche Skulpturen fassen die Uhr an der Hauptfassade ein. Das Türmchen darüber ist aus acht lackierten Holzsäulen und einem apfelförmigen Metaldach gebaut, unter dem ein Glöckchen schwingt. Das Gebäude ist zwischen Rue de la Mercerie unterhalb der Kathedrale und der Rue Centrale neben der Bessières-Brücke (der Blick in das Fenster eines Korridors auf Bild 17 reflektiert auf der Ostseite die Brücke) derart in den abfallenden Hang hineingebaut, dass die Südseite zwei Stockwerke tiefer geht als die Seite gegen



die Kathedrale hin. Als 1806 das Gebäude an den Kanton verkauft wurde, errichtete man im einen Teil das Gefängnis – daneben waren nach wie vor die Kranken untergebracht. Als Abschluss zum Hof entstand damals auch das schmiedeiserne Tor, und eine neben den Steinsockeln befindliche und heute wieder entfernte Loge beherbergte den Portier, der die Gefangenen während ihres Hofspazierganges überwachte. Seit 1879 ist «Notre Dame» das Gebäude des Kantonalen Gymnasiums

13–15 Città ricca di scalinate. Losanna sorge su cinque colline, fra le quali i torrenti Flon e Louve hanno scavato profondi valloni. Nel perimetro della città il dislivello massimo è di 300 m. (Si dice che è per questo motivo che a Losanna le donne hanno gambe così belle...)

16/17 «Notre Dame», un edificio eretto nel secolo XIII, fu sede durante il medioevo del più importante ospedale cittadino. Dopo ripetuti lavori di restauro e di ampliamento, venne interamente ricostruito nel secolo XVIII. Si tratta della principale testimonianza architettonica di quell'epoca; durante un lungo periodo ebbe fama d'essere l'edificio più bello in senso assoluto. La sua pianta a forma di ferro di cavallo e il cortile aperto verso nord sono unici nel loro genere a Losanna. Il corpo principale è coperto da un tetto che si estende anche alle ali laterali. L'orologio della facciata principale è attorniato da sculture ornamentali. La sovrastante torricella con la campanella è formata da otto colonne in legno laccato e da un tetto di metallo a forma di mela. L'edificio è integrato nel pendio scosceso fra la Rue de la Mercerie, ai piedi della cattedrale, e la Rue Centrale accanto al ponte di Bessières (nell'immagine 17, la finestra di un corridoio rispecchia il ponte sul lato est); di conseguenza, la facciata sud scende due piani più in basso rispetto alla facciata che dà sulla cattedrale. Nel 1806, quando l'edificio fu venduto al cantone, una parte venne adibita a prigione mentre l'altra continuò ad ospitare gli ammalati. Il cancello di ferro che chiude il cortile fu aggiunto in quel periodo; una loggia integrata nello zoccolo di pietra, che nel frattempo è stata smantellata, era riservata al guardiano che poteva così sorvegliare i detenuti durante l'ora del passeggio. Dal 1879, «Notre Dame» ospita il ginnasio cantonale

13–15 A town of steps. Lausanne is built on five hills between which the steep streams of Flon and Louve, today covered over, have cut their gulleys. The highest and lowest points of this hilly terrain differ in altitude by 300 metres. Some say that is why the women of Lausanne have nice legs...

16/17 Erected in the 13th century, the "Notre Dame" building was the town's principal hospital in the Middle Ages. After being restored and enlarged on several occasions, it was completely rebuilt about the middle of the 18th century. It is one of the most important examples of the architecture of that period and was long considered to embody the very highest standard of architectural beauty. Its horseshoe-shaped plan with a courtyard opening to the north is unique in Lausanne. The main block of the building has a roof that juts out over the lateral wings, without any change in the height of the cornices. The clock on the main front is set in ornamental sculptures. The turret above it consists of eight lacquered columns and an apple-shaped metal roof under which a small bell hangs. The building is sunk into the slope between the Rue de la Mercerie below the cathedral and the Rue Centrale beside the Bessières Bridge in such a way that the south side has two storeys more than the side towards the cathedral. (The window of a corridor in Fig. 17 reflects the bridge on the east.) When the building was sold to the canton in 1806, part of it was turned into a prison, while the other part still served as a hospital. The courtyard was then closed with the wrought-iron gate, and a lodge (since removed) was provided beside the gate pillars for the porter, who also supervised the convicts when they were allowed out for exercise in the courtyard. Since 1879 the Notre Dame building has housed the Cantonal Grammar School



18-22 La place triangulaire de la Palud relie la Cité, au nord, au quartier de Bourg, plus bas au sud, et au quartier Saint-Laurent à l'ouest. Elle a toujours servi de marché, les cultivateurs et marchands des environs viennent y vendre leurs fruits et légumes les mercredis et samedis. Elle peut être considérée comme le véritable centre de la ville, non seulement parce que, depuis le XV^e siècle, des orfèvres, chapeliers, pharmaciens, tailleurs sont venus s'installer tout autour, mais aussi à cause de son importance politique. On y édifia vers le milieu du XV^e siècle l'Hôtel de Ville, qui fut démolie deux siècles plus tard, puis reconstruit de fond en comble entre 1672 et 1675. Massif et équilibré avec un clocheton rectangulaire, des arcades et deux étages presque identiques, le bâtiment porte clairement la marque de la domination bernoise, qui a duré deux cent cinquante ans.

18-22 Der dreiecksförmige Palud-Platz verbindet die Cité im Norden der Stadt mit dem südlicher und tiefer gelegenen Bourg-Quartier und dem Saint-Laurent-Quartier im Westen. Seit jeher war hier der Marktplatz; heute noch bieten jeweils am Mittwoch und Samstag die Bauern und Händler aus der Umgebung ihr Obst und Gemüse zum Kauf an. Nicht nur wegen seiner wirtschaftlichen Funktion – seit dem 15. Jahrhundert siedelten sich Goldschmiede, Hutmacher, Apotheker und Schneider kreisförmig um den Platz an –, sondern auch wegen seiner politischen Bedeutung kann der Platz als eigentliches Zentrum der Stadt betrachtet werden: Mitte des 15. Jahrhunderts wurde hier das Stadthaus errichtet, 200 Jahre später abgeissen und 1672–1675 von Grund auf neu gebaut. Der geometrisch gegliederte, behäbige Bau mit dem rechteckigen Glockenturm, den Arkadenbögen und den zwei fast identischen Stockwerken trägt deutlich die Handschrift der 250 Jahre dauernden Herrschaft der Berner Regierung.

18-22 La piazza Palud, a forma di triangolo, collega la Cité e nord della città con il quartiere di Bourg più a sud e con il quartiere Saint-Laurent ad ovest. Ogni mercoledì e sabato, sulla piazza si svolge il tradizionale mercato ortofruttilicolo. Non è solo per il suo ruolo economico (a partire dal XV secolo attorno alla piazza si sono insediati orafi, cappellai, farmacisti e sarti), bensì anche grazie alla sua importanza politica, che la piazza può essere considerata come il centro vero e proprio della città: verso la metà del secolo XV venne eretto il palazzo comunale, che fu poi smantellato duecento anni più tardi e ricostruito di nuovo negli anni 1672–1675. Il massiccio edificio, con la torre campanaria rettangolare, le arcate e i due piani pressoché identici, è una chiara testimonianza del dominio bernoese durato 250 anni.

18-22 The triangular Place de la Palud connects the Cité in the north of the town with the lower-lying Bourg quarter to the south and the Saint-Laurent quarter to the west. It has always been a marketplace, and even today the farmers and tradesmen from the surroundings offer their fruit and vegetables for sale here on Wednesdays and Saturdays.

The square can fairly be regarded as the centre of the town, not only because of its trading function—goldsmiths, hatters, pharmacists and tailors have settled around its edges since the 15th century—but because of its political importance. The town hall was built here in the middle of the 15th century, to be culled down 200 years later and completely rebuilt in 1672–1675. The weighty, geometrically conceived structure with its rectangular bell-tower, arcades and two almost identical storeys seems to bear witness to 250 years of Bernese government.



A Piecemeal Portrait of the Town

Let us state from the first that Lausanne is like nowhere else. It is not really a town, though it is in some respects less provincial than many other, larger cities. Nor can we call it a village, though nearly everybody knows everybody else, and there is a strong farming influence which accounts for the best and the worst of the prevailing spirit. Lausanne's individuality is not easily pinned down, for it cannot be said that there is any distinct local character, nor does the town appear to the visitor as a unified whole. It seems instead to be a conglomeration of differing facets that compare with the maze of its steep, winding streets, its shady corners, its stratifications and embankments, all nestling among the three Molasse hills on which it was built in the Middle Ages.

There is hesitation in the air: carelessness and its Calvinist opposite; Mediterranean nonchalance and behind it an ancient angst that recalls the north and may peak in black despair; truculent frankness and beside it a sly reserve, sometimes bordering on hypocrisy, which one might think dates from the days of Bernese occupation.

In the eyes of many German-speaking Swiss the people of Vaud are serene masters of the art of enjoying life, and that may well be so when they sit on their small shady terraces on fine summer days and drink their subtle wines in the shade of the plane-trees; but they have their melancholy side and their spells of depression. Do outsiders realize how many of them hang themselves from the beams of their houses, or what a sinister reputation the Bessières Bridge in the middle of town has earned for itself? The literature of the region confesses the other, more serious side of a character that inclines to lonely self-questioning. When this tendency is found in an artistic temperament, it may lead to tragic fates: the poets Crisinel and Schlunegger ended in suicide, the gifted painter Soutter was long considered a poor lunatic.

The average Vaudois of course navigates less perilous waters. His adaptability is perhaps a legacy of the centuries during which Bernese governors made all decisions for him—up to the time when Davel, himself a notorious maverick, risked his neck to initiate emancipation.

The people of Vaud accepted Davel only after the event, just as they waited for the bronze bust to pay homage to Ramuz, since they rarely recognize original personalities in their lifetime. To begin with, every stranger and every artist seems to provoke this peasant reflex of haughty mistrust. Yet the conformist attitude thus betrayed, also expressed in respect for the military, for law and order, does not exclude the counterweights of humour and roguish tricks: respect for the representatives of state, and tolerance for satirical writers such as Samuel Chevallier with his legendary Quart d'heure vaudois or Jean Villard Gilles, the popular and entertaining exponent of subversive pranks.

This blending of contradictory attributes comes out in many local sayings. "We're the way we are," opines the Vaudois as he sits in his tavern, and after council meetings he finds that there must be some way of suiting everybody ("il doit y avoir moyen de moyenner"), for when all's said and done, he's "neither for nor against, on the contrary..."

Yet the Lausannois is not only a Vaudois. His character is complicated by the assimilation of cosmopolitan influ-

post a billet doux in it for her. I recall with shame that on the only occasion when I was bold enough to take part in the game I made the mistake of arranging two rendez-vous at the same time. And as in the end I couldn't make up my mind which of the fair ones I preferred, I ended up showering myself with reproaches because I was convinced I had broken two hearts. Fortunately a few pious souls who grew indignant about this commercial exploitation of childish passions saw to it that the *Poste Américaine* was closed.

But there were plenty of other pastimes in the Lausanne of our childhood. The *FipFop* Club entertained its members with American film comedies. Noisy hordes crowded into the Westerns shown in the *Bio* cinema. The diving-towers of Bellerive challenged the most courageous amongst us. And the afternoon skating sessions on the frozen lake of *Sawabelin* were like nothing if not a Breughel painting. Today a lot of people claim the town is no longer alive. An anonymous sprayer symbolically expressed, under the *Bessières* Bridge, the feelings of a minority who are no longer at ease. What he recorded (for in the meantime the exponents of law and order have removed all traces) was a despairing figure outlined against a triangular, rededged warning, with the words: Attention, chute d'espoir. No future: that is also the gospel of the punks who stroll between the *Fontaine de la Palud* and the square of *Saint-Laurent* and are looked at askance because of their Iroquoian hair-crests.

Twenty years have passed since we signalled our own unease to the public. We demonstrated against the war in Vietnam from the church of *St. Francis* to the *Riponne*, and then sat around in smoky coffee-houses, in the *Barbare*, the *Vieux Lausanne* or the *Major Davel*, which was duly rechristened the *Mao*, to foment the revolution. The *Mao* has meanwhile become respectable, and many of the other cafés where we felt at home have vanished. The *Barbare* is no longer Bohemian, the students have gone from the Old Town since a new campus has been bulldozed down on the lake shore. The *Central* has long become legend, the place where one could meet the incomparable *Charles-Albert Cingria*, the great writer and cyclist who left us above all the wonderful *Impressions d'un passant à Lausanne*.

But why should the legend die? All previous generations have also felt that everything they knew was disappearing, and if it is true that Americanization is triumphing here as it is everywhere else, at least Lausanne is retaining many aspects of its Baroque charm.

It has never been a very beautiful city, apart from the cathedral and what is left of the medieval town, with the market's double flight of steps. But its persistent originality survives the centuries and is still revealed in its intense and unbroken cultural life: concerts, theatres, exhibitions, festivals, and a number of publishers who turn out more good books than any town in France with the exception of Paris.

So enough of complaining: it is what is renewed in Lausanne that should have our attention. Our children will have other things to remember. For instance, how they go swerving through the traffic peaks on their skateboards. Or the obligatory Saturday-morning shopping on the market, perched on their fathers' shoulders (in Lausanne this pleasant pastime is known as *riponner*, a word which implies the exchange of gossip as well as shopping proper between the *Riponne* and the *Palud*). Or Sunday's meal on the lawns of *Vidy*, among a colourful crowd that conjures up the atmosphere of Italy or Spain. They will think back too to their first flirts in *McDonald's* or in the *Dolce Vita*, carried high upon the ecstatic rhythms of rock music.

And while we have a sense of loss and destruction because the town of our memories is vanishing bit by bit, our children will see it recomposed and taking on a new and future-oriented lustre.

The author of this text, Jean-Louis Kuffer, was born in Lausanne in 1947. He is Culture Editor of the Lausanne daily "*Le Matin*" and has made a name as a writer.

ences that constantly modify his standpoint: from the Huguenot refugees and from displaced persons from all points of the compass, not to mention the seasonal foreign workers and the daughters of rich families who are sent to school here from abroad. The latter are a source of income for many institutes and boarding-houses and help to confirm Roger Vadim's claim that the world's prettiest girls are to be found in Lausanne.

It is perhaps because Lausanne never had its own patriciate that it lacks a style of its own comparable to that of Fribourg or of Geneva. The missing coherence in the tastes and outlooks of the Lausannois is most apparent in the town architecture (or rather in the absence of a clear line, as revealed in a few architectural horrors such as the *Palais de Rumine* or the new hospital). But it is compensated to some extent by the fusion of foreign and local influences that have produced new qualities.

The famous guests who have stayed in Lausanne are legion, from *Voltaire* to *Dickens*, from *Lifar* to *Simenon*, from the *Queen of Spain* to Russian princesses who manage to earn a living with sewing or piano lessons. Yet all these personages might well settle in Lausanne almost without being noticed. It is very easy to live incognito behind ivy-clad or honeysuckle-camouflaged walls in this town of luxuriant gardens. All sorts of people live here, often as neighbours, without knowing each other: the well-heeled (such as the playboy *Gunther Sachs*) beside folk of modest means (an exiled Rumanian couple, for instance, whose literary and philosophical activities yield only a meagre livelihood).

This jumbled variety reflects the development of the town. From the days of the prince-bishops through the era of the rich merchants (the *Merciers* amassed a considerable fortune with their worldwide leather trade) up to our own age of the upstarts, Lausanne has been built, torn down and put together again. It is as though a child had assembled a building-block construction and then in a fit of wanton destructiveness scattered it again. One is left with the impression of an accidental mosaic, a house of cards.

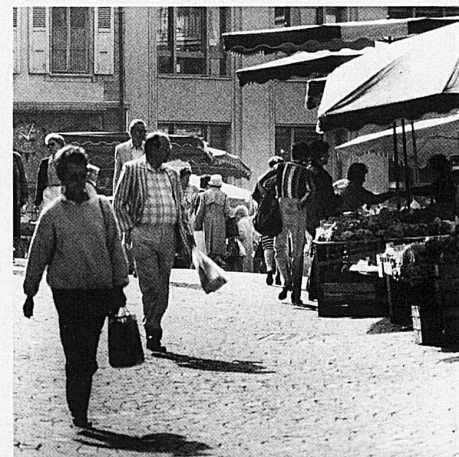
The town of my childhood was built in the country. We lived high up, only a stone's throw from the radio studio. That was long before people shut themselves up in their four walls in front of the telly. We still had our roots in the quarter. The gardens were open, and people called on each other. On summer evenings we children collected in a group of twenty or so and moved around together in the twilight. It was the green paradise of our childhood.

In those days Lausanne was for us an acoustic world. On Saturday afternoons we heard the municipal band practising on the *Sawabelin* hill, and all Lausannois no doubt remember the monotone drone and the disquieting silences of the plane in which *Thomas*, the baker, executed his aerial acrobatics.

We went in for some adventurous displays as budding tightrope walkers, and all sorts of romances seemed about to blossom under the aegis of the so-called *Poste Américaine* a few paces away from the *Pont de danse*. The *Poste Américaine* was, come to think of it, a curious thing. One franc was enough to buy a number which gave you a right to a small post-box. If there was a girl in the crowd that you liked, and she had a number too, you could



20



21



22

et tous les Lausannois se rappellent, assurément, les longues litanies nasales et les silences vaguement inquiétants de l'avion du boulanger Thomas en ses acrobaties aériennes. Il y avait le puissant hourrah du stade, les jours de match, lorsque Lausanne marquait. Ou bien encore le clapeticlop des chevaux attelés remontant du marché, la canonnade des feux d'artifice au premier août ou à la fête de la Navigation, et cette cacophonie jubilatoire, au milieu des grands arbres, de la fête du Bois à l'occasion de laquelle tous les enfants des écoles processionnaient du cœur de la ville à Sawabelin pour saluer l'arrivée des vacances.

A présent il y a ceux qui prétendent que cette ville est morte. Sous le pont Bessières, un graffittiste anonyme a symbolisé le sentiment d'une minorité mal dans sa peau: on y voyait (car les brasses du règne propre-en-ordre ont tout effacé depuis) la silhouette d'un désespéré sur fond de signalisation triangulaire à bordures rouges et ces mots: Attention, chute d'espoir. Et les punks promenant leurs crêtes d'Iroquois de la fontaine de la Palud au parvis de Saint-Laurent, partout regardés de travers, de surenchérir: No future.

Il y a vingt ans de ça, nous projetions, de la même façon, notre propre malaise intérieur. Nous manifestations contre la guerre au Vietnam de Saint-François à la Riponne et nous retrouvions, ensuite, dans la fumée complice du Barbare, du Vieux-Lausanne ou du Major Davel, rebaptisé Mao, pour fomenter la Révolution. Or le Mao s'est embourgeoisé, et tant d'autres cafés ont disparu, où il faisait bon se tenir. Le Barbare n'a plus son air de trappe bohème, les étudiants ont déserté la vieille ville pour leur campus éclaté des bords du lac, et cela fait déjà belle lurette que le Central, où l'on pouvait rencontrer jadis l'inénarrable Charles-Albert Cingria, grand écrivain vélocipédiste qui nous a notamment laissé de merveilleuses Impressions d'un passant à Lausanne, s'est incorporé à la légende.

Mais pourquoi celle-ci devrait-elle s'achever? C'est un sentiment vieux comme le monde que tout fiche le camp de ce que nous avons connu, et s'il est vrai que la tendance est au nivellement à l'américaine, comme partout désormais, le charme baroque de Lausanne ne s'en perpétue pas moins à bien des égards.

Cette ville n'a jamais été très belle, si l'on excepte sa cathédrale et ce qu'il reste de sa partie médiévale, avec la double volée des escaliers du Marché. Mais ce qui fait son originalité persistante n'est pas que là. Il en va de toute une civilisation qui se continue et s'exprime, aussi bien, par le truchement d'une vie culturelle intense, de concerts en spectacles et d'expositions en festivals, à quoi s'ajoute une pléiade d'écrivains publiant plus de bons livres qu'en aucune ville de France hors Paris. Trêve donc de lamentations: voyons plutôt ce qui se renouvelle à Lausanne. Ce seront des images pour nos enfants. Plus tard ils se rappelleront leurs folles glissades en planches à roulettes, zigzaguant dans le trafic de l'heure de pointe; se rappelleront leurs matinées du samedi à riponner (ce qui signifie faire son marché, de la Riponne à la Palud, en échangeant les dernières nouvelles avec tous ceux qu'on

y retrouve à peu près à coup sûr) sur les épaules paternelles ou leurs agapes dominicales sur les pelouses de Vidy, au milieu d'une foule bigarrée fleurant bon l'Italie et l'Espagne; se rappelleront leurs premiers flirts au McDonald's ou à la Dolce Vita, dans les turbulences extatiques de la musique rock.

Et de même qu'il nous semble que tout se déglingue à mesure que la ville de nos souvenirs part en morceaux, de même ceux-ci recomposeront-ils les enluminures d'autres futures «Riches heures lausannoises».

Fortsetzung von Seite 15

einen Citroën, ein Modell, das ich einzig von den Filmgangstern her kannte.

Zu jener Zeit war Lausanne für uns vor allem mit Geräuschen aller Art verbunden. Samstagnachmittags hörten wir die städtische Blasmusik auf dem Hügel von Sawabelin üben, und alle Lausanner erinnern sich sicher an das monoton näselnde, zwischendurch jäh verstummende Surren des Flugzeugs, mit dem der Bäcker Thomas seine Luftakrobatik vollführte. Da ertönte das Hurra-gebrüll im Stadion, wenn an Wettkampftagen die Lausanner Mannschaft ihre Tore schoss. Oder das Getrappel der angeschirrten Pferde, die vom Markt heraufkamen; das betäubende Jubelgeschrei inmitten der Bäume, wenn anlässlich der «Fête du Bois» alle Schulkinder im Triumphzug aus dem Herzen der Stadt nach Sawabelin zogen, um den Ferienbeginn zu feiern.

Gegenwärtig behaupten manche Leute, die Stadt lebe nicht mehr. Unter der Bessières-Brücke hat ein anonymes Sprayer symbolisch das Gefühl einer Minderheit dargestellt, der es in ihrer Haut nicht wohl ist: zu sehen waren (denn inzwischen haben die Verfechter von Ordnung und Sauberkeit alle Spuren getilgt) der Umriss eines Verzweifelden auf dem Hintergrund eines dreieckigen, rotgeränderten Warnsignals und dabei die Worte: Attention, chute d'espoir. No future. Dass sie an keine Zukunft glauben, bekunden auch die Punks, die zwischen der Fontaine de la Palud und dem Vorplatz von Saint-Laurent promeneren und ihrer Irokesenkämme wegen schräg angesehen werden.

Zwanzig Jahre sind vergangen, seit auch wir unser inneres Unbehagen in die Öffentlichkeit trugen. Von der Kirche Saint-François bis zur Riponne demonstrierten wir gegen den Vietnam-Krieg und hockten anschließend in den verräucherten Cafés – im Barbare, im Vieux Lausanne oder im Major Davel, das in Mao umgetauft wurde – um einträchtig die Revolution zu schüren. Das Mao ist inzwischen verbürgerlicht, so viele andere Cafés, in denen wir zu Hause waren, sind verschwunden. Das Barbare hat seinen Bohèmecharakter eingebüsst, die Studenten sind aus der Altstadt abgewandert, seit ein neuer Universitätscampus draussen am Seeufer aus dem Boden gestampft worden ist. Längst ist das Central in die Legende eingegangen: dort traf man auf den unvergleichlichen Charles-Albert Cingria, den grossen Schriftsteller und Radfahrer, der uns vor allem die wundervollen «Impressions d'un passant à Lausanne» hinterlassen hat.

Doch warum sollte die Legende untergehen? Dass alles entschwindet, was man selbst noch gekannt hat, empfinden schon alle früheren Generationen, und wenn es stimmt, dass die Nivellierung amerikanischer Herkunft um sich greift wie überall, so bewahrt Lausanne seinen barocken Charme doch in mancherlei Hinsicht.

Zwar ist Lausanne niemals sehr schön gewesen, abgesehen von der Kathedrale und dem, was von der mittelalterlichen Stadt übriggeblieben ist. Aber seine schöpferische Kraft überdauert die Zeiten und beweist sich im ungeborenen, intensiven kulturellen Leben: Konzerte, Theater, Ausstellungen, Festspiele, dazu eine Reihe von Verlegern, die mehr gute Bücher publizieren, als dies in irgendeiner Stadt Frankreichs ausser Paris der Fall ist.

Genug denn der Klagen: Was Lausanne an Neuem hervorbringt, verdient unsere Aufmerksamkeit. Unsere Kinder werden sich anderer Bilder erinnern. Heute kurven sie mit dem Rollbrett mitten durch den Stossverkehr. Der obligate Samstagvormittagseinkauf auf dem Markt (in Lausanne nennt man diese schöne Beschäftigung «riponner», was bedeutet, dass man zwischen der Riponne und dem Palud nicht nur einkauft, sondern auch Gott und die Welt trifft, um sich mit Neuigkeiten einzudecken) gehört ebenso zu ihrem Leben wie der sonntägliche Schmaus auf den Rasen von Vidy, inmitten einer bunten Menge, die einen Hauch von Italien und Spanien herzaubert. Die ersten Flirts im McDonald's oder im Dolce Vita, untermalt von den ekstatischen Klängen der Rockmusik: an all das werden sie später zurückdenken.

Und so, wie wir den Eindruck von Zerstörung haben, weil die Stadt unserer Erinnerungen Stück für Stück entschwindet, so wird in den Augen unserer Kinder Lausanne einen anderen, zukünftigen Glanz annehmen.

Publicité



FONDATION DE L'HERMITAGE

2, route du Signal
Tél. 021 20 50 01

RENÉ MAGRITTE

19 juin au 18 octobre 1987
mardi à dimanche:
10 à 13 heures, 14 à 18 heures
jeudi: 20 à 22 heures
lundi: fermé